

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Entre vers et prose

Réjean Beaudoin

Volume 34, Number 2 (200), April 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31352ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaudoin, R. (1992). Review of [Entre vers et prose]. *Liberté*, 34(2), 84–89.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

RÉJEAN BEAUDOIN

ENTRE VERS ET PROSE

Tout leur plaisait dans cet endroit, qu'ils qualifiaient d'heureux mélange de modernisme et de rétro.

Lise Gauvin, *Fugitives* (p. 37)

Il y a dix ans à peine, la publication d'un recueil de nouvelles constituait encore un accident inexplicable. Tout le monde écrit aujourd'hui de petites proses diversement ouvragées. Je parie qu'on nous expliquera bientôt comment interpréter correctement ce phénomène, avec esthétique de la réception critique à la clé. Ce sera une révision complète de nos habitudes de lecture, à moins qu'il ne s'agisse d'une mutation subite du régime post-libéral à l'horizon mondial du capitalisme catholique. La nouvelle, en somme, est le secret de polichinelle de chacune de nos vies secrètes quand le tissu solide des grandes choses publiques s'est effrité. Là où le roman renchérit toujours («Parlons-en donc, des grandes choses publiques, comme vous dites», s'exclame le romancier), le genre bref chuchote des vérités intimes («Ne jamais trop dire» est la règle d'or du nouvelliste). La voix de la nouvelle est entre vers et prose, entre l'alchimie de la douleur et les mœurs fugitives, entre l'anonymat des gares et la grande clameur des temps. La croix du style, de flaubertienne mémoire, pèse de toute sa rugueuse et lourde structure sur cette forme à la fois modeste et recherchée dont l'écriture reste proche du silence en accrochant l'oreille

à chaque mot, en touchant le sens à coup sûr, puisqu'elle renonce au mouvement d'une verve intarissable et à la savante mécanique d'une tradition éprouvée.

Poète en prose et métaphysicien des parfums érotiques, Baudelaire tient une place essentielle dans la constellation de la modernité. Le découvreur du spleen et l'adorateur d'Idéal serait fort étonné de relire son «alchimie de la douleur» dans la version qu'en tirent les nouvelles de Claude-Emmanuelle Yance¹: chacun de ces petits récits est coiffé du titre d'un poème des *Fleurs du mal* ou du *Spleen de Paris*. «Alchimie de la douleur», c'est la cure de désintoxication d'une «bag lady»; «Le chat» nous introduit dans un appartement-labyrinthe surveillé par une caméra devenue folle; «L'invitation au voyage» suit le délire à moitié lucide d'un malade en phase terminale; «Les fenêtres» emprunte son code au mode d'emploi d'un logiciel de traitement de texte; «Enivrez-vous» raconte le choix d'un livre à l'étalage d'une librairie... Mais il ne sert à rien de poursuivre l'énumération des sujets jusqu'à quatorze (le total des nouvelles du recueil correspond au nombre de vers qui composent la forme régulière du sonnet). La mise à jour de la formule séculaire des «petits poèmes en prose» est systématique, mais son résultat ne laisse pas de surprendre. Claude-Emmanuelle Yance, on l'aura compris, cultive la discordance plutôt que la connivence avec son modèle, ce qui est encore la meilleure façon d'y adhérer, puisque «C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent!»

J'aime ces textes nus, rapides sans esquivé, légers sans bêtise, graves sans être lourds. On ne peut pas les lire vraiment comme des pastiches, parce qu'ils conservent en eux-mêmes trop de fermeté. On ne saurait non plus les résumer sans laisser de côté tout ce qui fait leur intérêt et c'est un autre signe de leur achèvement, par ailleurs inséparable de leur brièveté. L'immédiat, où l'on s'enlise à chaque instant,

1. *Alchimie de la douleur*, Montréal, Boréal, 1991.

s'y montre tout à coup lisible, mais pas à la manière des grandes révélations. Entraînés dans le courant d'une époque qui a adopté le rythme de l'affolement, nous manquons de temps et d'intérêt pour les explications qui remontent à la cause première, ce qui ne veut pas dire que les manchettes et la bande-annonce doivent nous tenir lieu de parole d'évangile: le secret du monde où nous sommes tremble au fond du non-événement. La nouvelle est le genre où l'important se cherche à la périphérie du texte (ni dans la lettre, ni dans le ton), dans la magie de l'évocation poétique et dans la précision de l'indication journalistique. Voilà ce que je retrouve aussi dans les histoires fugaces de Lise Gauvin². Chacune est découpée dans un temps suspendu qui vibre encore du flux vivant où l'écriture l'a adroitement prélevée.

Il regardait maintenant avec étonnement les traces de son zèle antérieur dans les papiers classés méthodiquement sur le devant de sa table. Comme un trousseau de clefs rappelle des itinéraires passés dont on ne saurait reconstituer le parcours.

Et il se prit soudain à rêver, à la dérive d'une autre mémoire, interdite, de ce qui n'avait pas eu lieu³.

Fugitives rassemble ironiquement des conversations de bar, des rencontres sans lendemain, des décors convenus, des réunions sans objet, des foules élégantes, des âmes désœuvrées. Lise Gauvin pousse très loin l'observation des lieux, des manières et des divers codes (lectures, menus, vêtements) qui les envahissent, à mesure que ses personnages y tiennent des rôles de plus en plus interchangeables:

2. *Fugitives*, Montréal, Boréal, 1991.

3. *Ibid.*, p. 99.

Des dégradés de blanc donnaient une certaine profondeur aux murs où étaient apposés, comme en trompe-l'œil, quelques vers célèbres d'ailleurs et d'ici. Parfois des soupirs se faisaient entendre. Des ex-muses rêvaient. Des journalistes — et non des moindres — s'étaient déplacés. La champagne aidant, le bruit des conversations montait⁴.

Certains lecteurs ont voulu voir dans ces petites sociétés un (auto)portrait de l'intelligentsia montréalaise campée à Outremont. Cette interprétation convient davantage au propos sulfurique d'André Brochu dans *La croix du Nord*⁵. «Ma sauvagerie naturelle me tenait éloigné de tous. Je fréquentais plutôt, dans le secret de mes rêveries, de grands anges ambigus, aux longs cheveux et aux plumes de soie. (...) Nous parlions du sexe des virgules, des mille petits riens qui font la bonne littérature⁶.»

L'auteur d'*Adéodat I* ne nous a pas habitué aux demi-mesures. J'ai entendu des commentaires peu flatteurs sur ce petit livre sans faille, qui a remporté le Prix du Gouverneur général.

J'avoue que je n'ai pas regretté la soirée que j'ai employée à lire *La croix du Nord*, malgré le jugement des philistins: de petites phrases fortes et musclées comme des cuisses, exactes comme des dogmes et roulées comme des vers. Voilà comment il faudrait enseigner à écrire de nos jours, si l'on pouvait encore enseigner quelque chose. Je renonce à rendre compte de cette féroce délectation. Il faut avoir flairé l'odeur des dortoirs et blêmi à l'ombre des soutines pour goûter ces choses-là. Si vous n'aimez pas, c'est que vous avez désappris à lire. Si la crucifixion ne vous dit rien, c'est que votre éducation n'a rien ajouté à votre vécu. Mais je concède que cela a peu à voir avec la nouvelle, dont

4. *Ibid.*, p. 61.

5. *La Croix du Nord*, Montréal, XYZ éditeur, 1991.

6. *Ibid.*, p. 33.

il est ici question. L'éditeur appelle cela «novella». Je n'ai pas la moindre idée de ce que ça peut être, mais c'est à faire jouir. Je n'y peux rien, mais mon étalon du plaisir reste plus près de Baudelaire que des bars où l'on s'ennuie consciencieusement!

Lori Saint-Martin⁷ a recueilli, quant à elle, dix-huit nouvelles de son cru pour faire le tour contemporain du monde hétérosexuel, côté femme. Voici une autre planète qui méritait le détour. On croit savoir, en effet, que tout n'est plus simple entre les deux moitiés de l'espèce. Et pourtant, on serait bien en peine de dire au juste ce qui ne va plus, sinon que tout va plus vite et plus droit au but. Les sujets sexuels actifs étant de grands athlètes sportifs, ils ont donc adopté le style et le langage des dieux du stade. Mais comme il arrive trop souvent dans les grandes ligue, on dirait que la partie piétine, qu'elle se répète sans plus, bref, qu'elle manque d'intérêt.

Ce midi, il m'embrasse longuement dès que je monte dans l'auto. Me regarde, l'eau à la bouche. «T'es belle à croquer aujourd'hui. Un vrai cœur.» Voilà le gros de nos conversations: tu es beau, tu es belle, tu me plais, on a l'illusion de se parler. (...) Si seulement il savait se taire, celui-là⁸.

Les hommes semblent bien avoir perdu l'avantage de la glace, comme on dit à *La Soirée du Hockey*.

Hugues Corriveau a écrit cent nouvelles dont l'anecdote se déroule «autour des gares⁹», et qui contiennent toutes une citation de Marcel Proust. Chaque texte fait une ou deux pages et condense un souvenir, une impression, un fantasme, un visage, un lieu, un drame possible ou seulement rêvé. «Je doutai que j'eusse bien vu, que je n'eusse

7. *Lettre imaginaire à la femme de mon amant*, Montréal, l'Hexagone, 1991.

8. *Ibid.*, p. 74-75.

9. *Autour des gares*, Québec, L'instant même, 1991.

rien inventé¹⁰.» Les éléments fragmentaires de cet ensemble sont fortement structurés dans le jeu même de leur discontinuité. L'écriture impose sa forme au thème. Celui-ci supporte tant bien que mal la convention qui finit par lui donner la configuration d'un imaginaire. Exercice de style? La cruauté, la sensualité et l'inquiétude sauvent souvent ces instantanés de la banalité qui les traverse. Il y a sûrement beaucoup plus que la sévère beauté des phrases bien ajustées. Corriveau explore la dimension spectrale d'un grand moment de la mémoire collective. Il est en fait étonnant de trouver ce sujet quasi vierge sous sa plume: comment se fait-il qu'on ait si peu écrit sur les chemins de fer dans un pays qui leur doit tant et qui semble si mal survivre à l'épuisement de leur teneur mythique? Il me semble évident qu'un roman n'aurait pu qu'échouer à relever ce pari. L'écrivain qui s'astreindrait à un travail analogue «autour du métro» nous donnerait, me semble-t-il, quelque chose de neuf et de savoureux.

10. *Ibid.*, p. 36.